

Rencontres avec les animaux des cataractes

L'assemblée des animaux

L'accident s'était produit par une belle journée d'hiver. Le petit agouti avait été écrasé devant sa maman par un car de touristes venus d'un pays lointain. Le chauffeur avait prétendu ensuite qu'il circulait à vitesse réduite au moment de l'accident. Mais que faire ? Il y a tellement de cars, et de plus il y a beaucoup d'animaux...

La maman du beau petit mammifère était restée pour pleurer auprès de son petit, pendant que les jotes, les vautours du parc national, survolaient le corps pour s'en repaître le moment venu. Mais d'autres animaux vinrent, des proches, des mammifères, des oiseaux et même des reptiles. Ce fut le singe cai, de la famille cebus, qui proposa de cacher le corps de la petite victime. Ce n'était pas très conforme aux règles de la chaîne alimentaire, mais une petite entorse de temps en temps n'est pas grand-chose, et en outre, ajouta le singe, la chaîne alimentaire n'est pas du goût de tout le monde.

Mais la maman se remit à pleurer, d'autres animaux se rapprochèrent, et là, une colère gronda. Au début, ce fut un murmure, mais le murmure enfla, et ce fut une cataracte de protestations. Le toucan Jocelo dominait tout son monde comme un petit chef d'orchestre, et il décida de diriger une assemblée où les animaux pourraient enfin s'exprimer sur d'importants sujets. Les petits cuis le soutinrent, les pacas et bien sûr les agoutis. On traiterait du sujet le plus important du monde : les rapports entre les animaux et les humains, pour une fois du point de vue des animaux.

On trouva une clairière et tout le monde s'en fut content de pouvoir enfin se réunir pour discuter. Car les animaux ne se parlent que fort peu souvent : ils se mangent, ils se fuient, ils se reproduisent, mais ils ne se parlent pas. C'est du moins ce que nous croyons.

Mais les désaccords commencèrent tout de suite. Certains ne voulaient pas de la clairière comme parlement ; ils avaient peur que les rapaces en profitent pour les attraper. Le singe Paco eut toutes les peines du mal du monde à arracher sa famille à ses arbres et à ses fruits. Quant aux lézards, ils auraient été bien contents d'être exposés au soleil mais à cette heure du jour, leur sang froid ne fit qu'un tour. On décida de faire vite. Et l'on se promit de ne pas se manger durant une petite heure (ou du moins durant la petite réunion, car les animaux ne savent pas l'heure). Les insectes furent tous contents, les oiseaux un peu moins.

Le toucan dit :

- Nous allons observer une minute de silence. Ensuite nous donnerons la parole à la maman agouti (dont il ignorait le prénom).

On dit que même la chichara, la cigale à la voix formidable, se tut. La maman agouti entama.

- Voilà. C'est le trentième accident ce mois-ci, il y a eu 700 tués l'an dernier du fait de l'insécurité routière. Et les autorités ne font rien. Voyez la vitesse des bus et des taxis sur la route qui mène au parc. Et heureusement que les chauffeurs d'El Practico font attention...
- Qu'est-ce que c'est que ce parc qui est censé nous protéger, et qui risque la vie de nos enfants ? Aujourd'hui, ce fut mon enfant qui mourut, demain ce pourrait être un des vôtres. Un coati, un cuy, ou même un lézard.

Il y eut un frémissement. Un vieux lézard ovejo se renfrogna.

- Pourquoi même un lézard ? Nous ne comptons pas autant que vous ?...

La maman tenta de s'excuser, entre deux hoquets.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire...
- De toute manière, vous les mammifères, parce que vous êtes cousins de l'homme, vous vous croyez supérieurs. Sans compter les singes...
- De toute manière, nous les oiseaux, on ne risque rien, risqua une pie. Je ne sais même pas ce que l'on fait là.
- Oh oh, fit le toucan, on ne commence pas. On est là pour se mobiliser contre l'occupation humaine, je dirai l'invasion de notre selva misionera par les humains dénommés touristes. Nous fûmes jadis chassés de nos forêts par les colons, qui coupèrent tous nos bois. Et aujourd'hui ils viennent écraser nos enfants jusque dans le parc.

Tout le monde s'agita et applaudit. On entra enfin dans le vif du sujet : les millions de touristes venus envahir l'espace des animaux dans un parc qui leur était théoriquement consacré.

- C'est vrai, quoi, fit un petit cuy, un beau rongeur bien grassouillet. Tous les soirs, il y en a un (de touriste) qui me coupe l'appétit en me photographiant, ou en s'approchant trop près. Avec leurs gros bras, leurs appareils et leur maladresse, ils me mettent bien mal à l'aise.
- Ils ressemblent de plus en plus au tapir, dit une petite voix qui profitait de l'absence du plus gros mammifère de la région.
- Moi l'autre jour, j'étais sur la passerelle du circuit supérieur, fit un jeune singe. J'étais bien tranquille, même disposé à être pris en photo, quand soudain un des grands bâtards (car nous sommes nous les vrais primates) se précipita sur moi.
- Que te voulait-il ?
- Je ne sais pas, il avait perdu la tête. Les adultes humains, maintenant, sont pires que des gosses. D'ailleurs ils n'en ont plus.
- Il faut bien les remplacer !
- On dit que la technologie les rend plus bêtes. Ils ne se parlent plus que par l'intermédiaire de machines, remarqua un perroquet chiripepé à tête verte qui était polyglotte. Il était considéré comme un des sages de la forêt.
- Ben oui, ils ne sont plus là pour nous observer, ils sont là pour nous filmer. Est-ce que je vais les prendre en photo ou les étudier, moi ?

C'était un coati qui avait parlé. Mais la tortue ne put résister et lui dit :

- Toi, tu vas surtout leur voler leur déjeuner ou fouiller dans leur poubelle...
- C'est toi qui vas finir dans mon assiette. Je vais t'arracher ta tête de tortue...
- Non non non, interrompit le toucan. Nous sommes momentanément hors de la chaîne alimentaire...

- De l'enchaînement alimentaire, grommela le vieux lézard. Combien de petits n'ai-je pas perdus...
- Nous sommes là pour essayer de chasser les touristes ou de limiter leur nocive influence, insista le toucan.
- Mais moi, le touriste ne me dérange pas....

C'était une petite voix qui tombait du ciel, une délicieuse voix, celle de l'hirondelle vencejo, par ailleurs symbole du parc national, et fière de l'être.

- Je vis dans les cataractes, moi, au sein des saltos et des eaux. Ils sont bien loin, vos touristes, ils ne me gênent pas.
- Là, tu n'es pas très solidaire, lui reprocha la maman agouti Et quand ils s'approchent trop de toi, au salto Alvar Nuñez, ils ne te dérangent pas ?
- C'est vrai, j'ai de la famille là-bas qui se sent un peu prise...
- On dit qu'ils capturent notre âme lorsqu'ils nous prennent en photo.
- Eh oui, nous devenons des êtres numériques, et plus des êtres vivants.
- Je me sens très vivante pourtant.

Et le gracieux volatile retourna effectuer des ronds dans le ciel pur.

- C'est le problème, dit le toucan décidément très disert. L'homme après avoir presque tout détruit nous a isolés dans ce parc, et nous ne pouvons presque plus en sortir. Et le pire est qu'il corrompt notre nature vertueuse...
- Nature vertueuse, nature vertueuse, grommela le vieux lézard. La nature est un grand restaurant, c'est tout. Et j'ai failli être empoisonné une fois en dévorant un papillon au déjeuner, alors...
- Oui, il la corrompt cette nature vertueuse, cria la maman agouti. Voyez d'ailleurs comment se comportent certains d'entre nous, que je ne citerai pas, et qui collaborent à l'ordre touristique.

Tout monde savait à qui elle faisait allusion, même si elle n'aurait pas dû le faire. Elle pensait aux coatis, aux pies hurracas, et même à ses alliés les singes. Le lézard avait un compte à régler avec un coati qui lui avait dévoré sa famille, et il reprit le flambeau. Le lézard avait d'ailleurs un compte à régler avec beaucoup de monde.

- Le coati est finalement un des animaux les plus dangereux de la selva. Il ne pense qu'à manger, c'est un omnivore, comme l'ours ou même l'homme. Et comme tous les omnivores, ils s'adaptent très bien au tourisme, et trahit notre animalité profonde.
- Je croyais qu'on était là pour faire le procès des humains, et pas des nôtres, ironisa une maman coati.... Les pies aussi chipent leur nourriture aux touristes, et les singes ne se privent pas non plus de...
- Si nous ne unissons pas, nous ne gagnerons pas, ajouta le perroquet.
- Toi, le perroquet, tais-toi, tu es un des oiseaux les plus facilement domesticables, dit le lézard. Le perroquet se perche sur l'épaule de son maître, il ne s'en éloigne plus
- ... Et même il apprend son langage, dit une petite voix venue du sol.

Tout le monde se baissa. C'était la voix d'une fourmi tigre, grande pour les insectes, mais toute petite à l'échelle de la forêt.

- Mais moi aussi, j'en ai assez des accidents routiers (qui d'ailleurs ne comptabilisent pas les insectes), ou des grosses chaussures de marche qui m'écrasent sur le sentier Macuco. Sans compter...
- Je voudrais bien savoir où tout cela va nous mener, fit un des singes cai. Nous parlons, nous parlons, que voulons-nous au juste ?
- Il est bon, dit le toucan, de revenir au sujet du débat. Et le sujet du débat est...
- Comment chasser les touristes ?

On entendit un vrombissement d'ailes. C'était un colibri qui battait des ailes à un rythme effréné. En pleine clairière comme cela, il avait déjà soif de nectar. Les fleurs n'étaient pas toutes proches.

- Tu veux vraiment chasser les touristes ? Vous voulez vraiment chasser les touristes (il parlait très vite, les colibris font tout très vite, on ne le comprenait pas très bien, les colibris vivent dans un autre monde) ? Mais pourquoi ? Vous croyez que vous serez plus heureux sans eux ? Vous croyez que vous vivrez plus sûrs ?
- Que veux-tu dire par là ?

Le colibri, un picaflor ermitaño, agitait sa gracieuse tête. Certains disent que les colibris n'ont pas d'ancêtres, et pour les guaranis ils sont les anges mêmes. Ils peuvent traverser le continent avec leurs quatre grammes, arrêter leur respiration, polliniser le monde. Alors on les écoute.

- Vous croyez que vous serez plus sûrs sans le parc ? Que les chasseurs ne reviendront pas ?

Il y eut un mouvement d'approbation.

- Que les colons et les coupeurs de bois ne reviendront pas ? Vous croyez que vous serez plus tranquille sans eux ?
- Il a raison... Il a raison...

Mais le colibri poursuivit.

- Vous avez tout le parc pour vous, eux n'ont que les passerelles, ce sont eux les prisonniers, pas vous !
- C'est vrai, hors des kiosques ils ne savent pas manger.
- Nous sommes plus libre qu'eux, avec leur carte bleue !
- Apprenez à mieux traverser en somme.

Tout le monde fêta cette belle découverte philosophique. Le colibri s'en alla sans attendre les félicitations de tous car il avait déjà faim (car le colibri a toujours faim).

Mais l'orage grondait.

Il valait mieux rentrer dans son nid ou son terrier. La clairière allait être inondée, et la soirée terminée. Le toucan leva l'assemblée, et tous s'en furent, alors qu'au loin on entendait la gorge du diable rugir de plaisir sous cette trombe d'eau.

On dit que cette assemblée eut de bons résultats : les animaux apprirent à traverser plus prudemment la route qui mène au parc, sachant que de toute manière il serait bien vain d'espérer plus de raison de la part de l'homme.

Entretiens avec un toucan

Je prenais un soir le train pour la Garganta. J'étais à la deuxième station, entouré des rares touristes qui prennent l'ultime train de cinq heures. Il est vrai qu'à ce moment on a dépassé l'horaire de travail, et donc de l'affluence métropolitaine. C'est l'heure où la forêt recommence à vivre de sa vie autonome, alors que justement les spectateurs disparaissent presque tous. Les cuys sortent de leurs arbustes et commencent à ronger ce qu'ils trouvent, les singes cai se promènent librement sur la passerelle du circuit supérieur, les cormorans mbiguas se sèchent tranquillement au soleil sur la passerelle de la Garganta cette fois. Avec un peu de chance, on voit des rapaces caracoleros (mangeurs d'escargots) et bien sûr les si actifs martins-pêcheurs bondir de prise en prise ou de branche en branche.

Je somnolais un peu sur mon siège en bois, me concentrant sur ma future contemplation (il n'y a rien de pire que d'arriver distrait à la Garganta), lorsque je fus tiré de ma rêverie par les gesticulations des touristes. Ils bondissaient tous hors du train ou de la jungle avec leurs appareils de prise vue au bout de leurs bras frénétiques et tendus. Le toit de la petite estacion m'empêchait de voir ce qu'ils filmaient ; mais j'entendais des jacasseries familières, auxquelles je n'avais pas jusque là prêté attention. Et d'ailleurs ces jacasseries n'étaient pas familières ; elles étaient sévères. Je compris enfin que ce qui se passait était important

Je descendis à mon tour du petit train écologique et je m'approchais de la scène théâtrale : un toucan était arrivé et s'en prenait aux yeux des boyeros, ou culs-rouges. Je m'explique : le populaire oiseau avec son bec géant et polychrome est un mangeur d'oeufs. Et il s'attaque aux oeufs des culs-rouges ou boyeros caciques. Ces derniers vivent en groupe et construisent, ou plutôt tissent de très beaux nids suspendus au tronc des pindòs. Le pindò est ce beau palmier omniprésent dans le la selva misionera, qui peut atteindre vingt mètres de hauteur, et sert de lieu de séjour et de garde-manger aux insectes, alors qu'il produit de petits fruits toute l'année. Tout le monde mange sur le pindò : les perroquets calancates, les pies, et même les mammifères, comme le singe ou le coati.

C'est sur cet arbre donc que nidifie le boyero cacique, plumage noir et dos rouge. Ce dernier est bon tisseur et bien excité aussi. Ils se déplace en groupes et nidifie en colonie : c'est ainsi que l'on voit ses nids pendre comme de gros fruits incroyables aux branches du pindò.

Le cacique n'est pas méchant : il laisse même le tordo géant, variété de grive, déposer ses oeufs dans son nid. Mais le tordo est moins convivial : il remplace les oeufs des caciques par les siens. Voilà présentés la scène et les faits.

Un employé du chemin de fer me dit que la scène était habituelle : elle se reproduisait presque chaque soir, au risque de voir un jour les boyeros abandonner cet arbre et leurs oeufs. D'habitude les boyeros se contentent de piailler à l'arrivée du toucan. Mais ce soir la tragédie avait remplacé la comédie. Un grand toucan au bec gigantesque était arrivé, se posant paisiblement sur une branche du pindò. Les boyeros affolés, craignant déjà pour leur couvée, ne cessaient de crier et de le harceler, mais si timidement qu'il s'en riait. Les bestioles voletaient mais ne le touchaient pas, avec raison sans doute, car il pouvait en tuer une d'un seul coup de bec : le toucan peut même mettre en fuite un singe ou un coati.

Au-dessous de lui crépitaient les flashes, les touristes étaient tout absorbés par leur filmation, si j'ose dire. Le toucan semblait fier, et presque même se rengorgeait. Enfin vint le moment tant redouté des uns et désiré des autres. Le grand oiseau prit son élan et se posa sur un nid qu'il commença à démolir de son bec si puissant. Ce ne fut que stridences : les boyeros terrifiés entouraient et harcelaient le monstre, mais lui n'en avait cure. Les boyeros ont pourtant de bons petits becs, avec lesquels ils peuvent rompre l'écorce des fruits. Mais ils ne s'en servaient pas cette fois. En outre ils nidifient parfois au milieu des ruches d'abeilles pour mieux se protéger des incursions du maître Toucan.

Le dit toucan ouvrit enfin un nid. Nous le vîmes fendre des oeufs, nous le vîmes surtout arracher un oisillon du nid et le frapper à coups de bec. Je me reculais, ne pouvant plus supporter le spectacle. Je lui aurais jeté des pierres. Mais les flashes continuaient de crépiter, les touristes raffolaient de la scène. Je me rappelais de cette naïve remarque d'une guide qui disait que les boyeros exposent leurs nids au grand public humain pour justement empêcher l'agression du grand toucan, Mais comment pouvait-elle imaginer qu'une humanité habituée à consommer et adorer la souffrance des autres à la télévision pouvait se sentir concernée par la sort d'un oisillon infortuné ?

Le train partit enfin. Je restais mélancolique devant la Garganta ce soir-là. Au retour, il faisait presque nuit. Les touristes s'en étaient allés, les uns pour retrouver leur bus, les autres leur taxi, les boyeros s'étaient tus. Mais qui ne vis-je pas là, trônant comme sur l'azur au sommet du pindò ? Mon grand toucan, promu roi et prédateur de la contrée. Je descendis du train, car j'avais résolu de gagner le Sheraton où m'attendait une personnalité locale. Cette promenade m'a toujours plu : les animaux adorent les gazons fraîchement tondus du Sheraton. J'y ai même vu des oiseaux nommés teros, familiers des parages hauturiers de la Patagonie, y pondre leurs oeufs, comme s'ils avaient naïvement cru pouvoir échapper à tous les prédateurs de la selva. Il est vrai que ce sont des oiseaux sentinelles.

En me voyant, le toucan baissa les yeux avec beaucoup de condescendance. Je sentais même comme une nuance d'arrogance, et même de mépris. Cela m'incita à réagir.

- Eh bien, vous pouvez être fier de vous...
- Je le suis en effet, fit-il en se rengorgeant et en montrant son plus beau plumage.
- Vous êtes d'une cruauté...
- Mais non. C'est le monde qui est cruel, je suis à l'image du monde.
- Tout cela ce sont des banalités... Vous ne pouvez prendre exemple sur le monde pour justifier votre conduite.
- Mais je ne fais que m'alimenter, nom d'un toucan ! Vous êtes carnivore ?
- Oui, fis-je en ronchonnant...
- Vous croyez que vous traitez mieux les vaches ou les porcelets que moi je ne traite les oisillons ? Vous les engraissez, vous les terrorisez, vous les emmenez à l'abattoir, et là, clac ! Vous les sacrifiez !
- Mais...
- Taisez-vous, nom d'un bec ! j'en ai assez du moralisme humain ! Vous avez détruit toutes nos forêts d'Amérique latine, pour y planter du soja ou du maïs que vous allez donner à ce même bétail que vous sacrifiez !

Je ne savais plus que dire. Mais mon toucan était lancé comme une pierre. Je l'avais lancé, je dois dire. Quel dommage que personne n'ait filmé notre rencontre !

- Sans compter ces forêts sacrifiées pour les soi-disant biocombustibles et autres éthanol, qui vous servent de carburant pour visiter tous ces territoires auxquels vous n'entendez rien, ajouta-t-il sarcastique. Nous, nous servons de nos ailes.
- Bon, je reconnais, fis-je un peu pois, pardon un peu pantois...

Il vola de son arbre, effectua un ou deux ronds dans le ciel, et descendit vers moi. Il se posa sur un banc, tout près. Son bec semblait encore plus grand qu'auparavant.

- Vous savez qui je suis ? Je suis un distributeur de graines. Je féconde tout le parc en les dispersant en même temps que les fruits. Vous, vous ne dispersez que votre consommation et vos objets idiots.
- Oh, oh...
- Et sur la question humanitaire qui vous obsède, je vais vous dire ce que je suis en réalité. Je suis un régulateur de populations. Vous croyez que le parc se porterait mieux sans moi ? Que ces innombrables boyeros, bruyants et fatigants, seraient mieux s'ils étaient plus nombreux ? Je suis là pour veiller au grain, si j'ose dire... Sans moi, tout pullulerait ou grouillerait, comme sur vos plages.

Il était de plus en plus content de lui. Je ne m'avouais pas vaincu, et j'eus tort comme on va voir.

- Régulateur de populations, voilà un titre bien pompeux. Vous êtes un exterminateur, voilà ce que vous êtes.
- Et vous, vous n'en avez pas des politiques de régulations de populations ? Vous n'avez pas eu vos famines, vos tyrannies, vos épidémies, et aujourd'hui votre contrôle des naissances ?
- Ce n'est pas la même chose de tuer un oisillon devant sa mère et de...
- Cela c'est vous qui le dites, ce ne sont pas vos églises.

Il était décidément bien fort, ce toucan. Je le voyais regarder les alentours de son oeil brillant.

- C'est que j'ai moi aussi mes prédateurs, qui s'en prennent au nid douillet de mes oisillons. Je m'en vais picorer quelques fruits.
- Après tout ce que vous avez mangé ?
- Mais cela m'a coûté des efforts, et même quelques coups de bec de ces sots de boyeros. Ce n'est pas vous qui m'auriez aidé. On vous verrait transpirer autrement si vous n'aviez pas vos billets verts et votre carte de crédit... Et...

Cette fois j'en avais assez. Je reconnaissais ma défaite, mais il fallait qu'il me laisse quand même souffler.

- Basta ! Je le reconnais, vous avez toujours raison. Mais... qui vous a enseigné à vous exprimer de telle manière ?
- De là-haut, quand on gobe des oeufs et des oisillons, on entend beaucoup de choses, fit-il avec malice. Et on en retient... par ailleurs, par ailleurs...

Il vola à nouveau, alors que la nuit était tombée, et il s'approcha tout près de moi. Je redoutais son bec.

- Par ailleurs j'ai eu un bon professeur.

- Qui donc ? une harpie, un yaguareté ?
- Non.... fit-il avec affectation. J'en sais beaucoup plus qu'eux sur ces thèmes.
- Alors ?...
- Un... guardaparque ! mais pas un de ceux avec vous discutez là dans le parc. Un guardaparque plus lointain, plus mystérieux, le vrai gardien de la selva... je vais vous dire son nom...

Un flash nous interrompit. Nous fûmes tout surpris, comme aveuglés. Mon toucan s'envola, avec son ultime secret. C'était un touriste attardé (si j'ose dire), un client du Sheraton qui nous avait ainsi surpris. Pendant que je le morigénais, il s'ingéniait à me dire qu'il avait pris la photo du siècle, et qu'il me l'enverrait par courrier électronique. Mais j'étais bien décidé à revoir mon toucan et à en savoir plus sur ce guardaparque.

L'invasion des singes au Sheraton

Il faut avoir vu le Sheraton Iguazú. Un bel hôtel, confondu dans le plus beau décor du monde, face à la Garganta del Diablo. On y sirote pour un prix réduit les meilleurs jus de fruit du monde à deux pas de la selva misionera.

L'épisode que je vais raconter bouleversa ma vie. En tant que chef d'entreprise hindou, rien ne me fut plus précieux pour mon évolution intellectuelle que d'assister à la fameuse invasion des singes au Sheraton.

Tout débuta par une tempête, comme dans l'histoire de Frankenstein.

La Garganta del Diablo est très belle vue de près ; mais aussi de loin. Qui n'a rêvé de sa chambre de luxe de voir une si prestigieuse chute ? Moi, assurément. Et moi, qui suis hindou, adorateur du dieu singe, du dieu Hanuman de la Force, je vais vous conter ce qui m'est arrivé un fameux soir de novembre (c'était le 9, je crois). J'ai vu Shiva, j'ai vu Kali, j'ai vu la renaissance et la mort, je peux donc tout vous conter. Qui me dira jusqu'où la culture indienne peut arriver dans la nature de l'Amérique dite latine ?

J'étais donc un fameux soir sur la terrasse du Sheraton, méditant je ne sais quelle affaire. Et soudain je la vis arriver : la tempête, la tempête des trente ans. Une formidable tourmente, qui se déploie au-dessus de la chute d'eau et soudain envahit tout l'espace.

Elle écrasa tout : et soudain nous fûmes tous humbles, en dépit de tous nos milliards, qui ne nous vaudront rien dans l'Autre Monde. Il y eut une colonne de fumée noire, le long de la Garganta negra, et puis une rafale.

Et la rafale emporta tout : ce fut une tornade, un ouragan, comme on dit en Amérique du nord. La Garganta suscite ainsi ces colères du ciel : et je suis heureux d'en avoir été.

Les verrières furent emportées. Déjà les serveuses si efficaces avaient emporté les chaises et nos tendres fauteuils. Mais là, ce fut plus fort que tout. Peut-être après tout que certains chamans ont raison, et que la Garganta est le centre de la raison, ou plutôt de la déraison du monde.

En tout cas, nous fûmes tous plus nus que les vers. Je dus me cacher, alors que tous les touristes nord-américains et les Français (ou les brésiliens, je ne sais), avaient disparu. C'est là que je vis le merveilleux arriver.

Au début, ce furent des oiseaux. Ils arrivèrent en nombre innombrable, comme dans le fameux film de Hitchcock. Il y avait des pies, des culs-rouges, des perroquets, des hirondelles. Ils s'approprièrent tout l'espace : les serveuses et les serveurs avaient disparu, dans ce pourtant si luxueux hôtel...

C'est après que les singes entrèrent. Je l'ai dit, pour moi qui suis hindou, les singes sont importants. Notre dieu de la force est Hanuman, qui aida Rama à reconquérir la princesse Sita sur le dieu des forces obscures, quelque part sur l'île de Sri Lanka. C'est pourquoi je fus inflexible : on ne toucherait pas aux singes...

Ils arrivèrent pourtant, les fameux carajas, et ils se comportèrent comme font tous les singes, comme des bouffons. Dans la culture chrétienne, on dit que le singe est comme le diable, et qu'il imite Dieu, et parfois la culture chrétienne a raison.

Ils s'emparèrent comme des cyclopes du bar, et ils se servirent des cocktails fantastiques. Ils étaient tous là, car la tempête les avait effrayés. Et ils avaient déjà étudié le terrain, au cas où... dans tout l'hôtel, il y avait un charivari absolu. Les espèces se déchaînaient, comme libérées de l'espèce humaine dont elles avaient tant de fois envié le savoir-faire qui leur avait permis de survivre, au moins dans ce parc. Je contemplais émerveillé ce carnaval des animaux, et puis je m'endormis au milieu des jacassements des pies et des gesticulations des singes.

Au matin, je m'éveillais dans un silence étrange. Certes, il y avait les insectes qui célébraient la Victoire des Animaux, leur jour J, mais il y avait aussi un étrange silence : celui des animaux.

Je risquai un regard dehors : il y avait des voitures de la gendarmeria Nacional, mais les voyais garées comme cela, elles ne s'y risqueraient pas. Alors que tous les gringos s'étaient enfuis, du fait de la tempête et de l'invasion des animaux, j'étais demeuré le seul client, il est vrai solvable. En plus j'aimais les singes.

Eux avaient pris le pouvoir dans l'hôtel. Il est vrai qu'il était vide. Je parcourus le couloir des chambres puis celui des suites. Je parvins à la suite royale, où s'était allongé le fameux mâle royal, le Macho Dominante de la famille des singes carajas. Il venait d'écraser un de ses adversaires au ping-pong.

Je suis un lecteur familier de Kipling. Et dans cet environnement prestigieux et décalé, je découvris la puissance de ces singes, qui ont pris le pouvoir – si les Gringos, comme on dit ici, ne les tuent pas à coups de fusil – en Iguazu comme à Delhi, où nous leur avons abandonné tous nos toits.

Le singe dominant – mettons – se nommait Miguel. Il ne cessait de zapper à la télévision, comme un humain. Mais il zappait intelligemment, comme ne font pas les humains.

Il m'invita à entrer dans sa suite. Ce fut l'une de ses femelles dominantes, nommée Vanessa qui m'invita à entrer dans sa suite. Miguel regardait des reportages à la télévision.

- Vous êtes obsédés par les animaux, n'est ce pas ?
- Pour nous, vous êtes nos dieux... Je ne suis pas un occidental.
- Oui, ils ont peur de leur mort.

Miguel ne cessait de se plaindre des reportages de la télévision. Lonely Planet, Planet Animal, Discovery, tout lui déplaisait.

- Nous ne sommes pas comme cela, ils veulent reproduire quelque chose... d'humain.
- Oui, lui dis-je, je suis complètement d'accord. Nous, nous voulons reproduire quelque chose de divin, à travers les animaux.
- Ah, très bien, très bien... Et vous venez d'où, vous, l'humain de service ?
- Je viens de l'Inde, justement. Là où nous divinisons vos parèdres, les animaux.
- Oh, mais c'est bien tout cela... Je me souviens de tous ces touristes qui singent les miens dans le parc... Et ils se croient malins, en plus.
- Vous avez l'air de bien connaître l'hôtel, lui dis-je timidement.
- Avant, nous passions par les branches des palmiers. Mais ils les ont coupés.

Miguel m'interrogea un petit peu sur mes habitudes et ma culture. Il parut séduit.

- Ainsi donc, vous laissez les singes s'emparer de vos villes, à Simla ou Delhi... Comme c'est bon... Vous savez que nous sommes très intelligents, non à force de nous moquer de vous, mais à force de réfléchir. Laissez-moi vous montrer. Extrait d'un journal yankee :

Et là, il dégaina sa télécommande et me fit lire ce texte qu'il avait trouvé sur le net :

L'expérience consiste à montrer, pendant quelques dixièmes de seconde, une série de chiffres de un à neuf disposés aléatoirement sur un écran tactile. Les numéros sont ensuite remplacés par des carrés blancs. Reste aux candidats, chimpanzés et humains, la tâche de les restituer un à un dans l'ordre croissant. Un peu à la manière du jeu de société Memory. A ce petit jeu, les singes, qui avaient tous préalablement appris à "compter", se sont montrés beaucoup plus habiles que leurs adversaires. Leurs performances, aussi bien en termes d'exactitude que de vitesse, ont largement dépassé celles des étudiants.

- Vous voyez ? me dit-il... On ne cesse de nous présenter comme des barbares, nous les animaux, ou comme des préhistoriques, comme vous dites, alors que nous sommes largement plus intelligents que vous, n'est-il pas ?
- Vous avez l'air de bien connaître l'endroit, lui dis-je d'un ton admiratif...
- J'avais mes habitudes, jadis. Nous passions par les branches des palmiers qu'ils ont coupés après.

Je commençai à m'impatienter. Dehors, s'agitaient les automobiles de la Gendarmeria nacional. On voyait aussi beaucoup de touristes, atterrés à l'idée d'être chassés de leur chambre à 400 dollars la nuit. On commençait déjà `leur dresser des tentes. Tout cela m'amusait fort.

- Ne vous en faites pas, ça leur passera, me dit Miguel.
- Oui, mais 400 dollars, pour nous l'espèce humaine, cela fait une somme, savez-vous ?
- Plus ou moins... me dit Miguel souriant, exhibant son cigare. Vous, l'espèce humaine, quand il s'agit d'argent, vous devenez surtout une espèce inhumaine, n'est-ce pas ?

Je finis par sortir de sa suite. Dans le couloir, je compris que plusieurs espèces s'étaient enrhumées du fait de l'air conditionné. Et par la fenêtre qu'il se préparait une prochaine expulsion des animaux, à coups de gaz. Dehors on continuait de dresser des tentes luxueuses. Je me dis qu'on permettrait ainsi au touriste d'assister à la prise du Sheraton par les singes.

J'étais mélancolique dans les couloirs à la recherche d'un peu de vodka – ou de whisky – lorsque je sentis un puissant coup de patte sur mon épaule.

Au début j'eus un peu peur. Mais ce n'était qu'un singe, un menu singe, un caï de la famille des capucins. Un serviteur du prince. Il me dit ainsi :

- Venez voir. Miguel vous demande.

Et Miguel me demandait. Effectivement.

Je regagnais sa suite. Miguel était là, en compagnie de sa femelle dominante, en train de s'extasier devant la Planète des Singes. J'ai bien dit la Planète des Singes, le film de Marvin Schaffner, avec Charlton Heston. Le film qui démontre l'impressionnante suprématie des singes sur l'espèce humaine.

Miguel avait l'air enchanté.

- Vous rendez-vous compte, dit-il. Le film qui démontre notre supériorité.
- Plus ou moins, lui dis-je ronchonant.
- Que voulez-vous dire par là ?
- Votre capacité, en tant qu'animaux domestiques ou sauvages, c'est d'apprendre, lui dis-je.
- Ah ???
- La nôtre, c'est d'oublier....
- Comment ?
- Je suis désolé, Miguel. Nous sommes plus pervers. Vous les animaux, vous devez apprendre depuis des millions d'années. Nous les humains, nous oublions depuis les Han, les Gupta ou les Hohenstaufen. Nous célébrons la Nouveauté parce que nous avons oublié ce que nos pères ont inventé. Vous contez rester longtemps ?
- Je ne sais pas... On s'ennuie devant la télé. Bien des nôtres sont malades maintenant... Et puis avec tous ces curieux en face, je sens que nous n'allons pas nous amuser longtemps. Je verrai. Peut-être que nous partirons demain. Je veux finir d'abord ma crème de whisky.

Le lendemain, les singes rendirent – sans se rendre – leur chambre aux touristes qui avaient payé une fortune leur tente, dehors, devant la piscine, pour pouvoir les photographier. On tenta de me demander mon avis sur cette affaire exceptionnelle. Je répondis qu'il s'en était fallu de peu : l'orage avait frappé, les singes étaient devenus plus intelligents, l'espèce humaine plus sotte. L'habitude, en quelque sort, me dit un journaliste argentin, rompu à ce genre d'affaires.

Histoire du coati qui voulut être guide

Le coati est certainement l'animal le plus populaire du parc national des cataractes. Si le vencejo, l'hirondelle des cascades, en est le symbole héroïque (bien qu'il vive au-delà de notre imagination, dans le monde héroïque et démentiel de la Garganta ou des sauts), le coati en est la coqueluche, la mascotte.

On ne décrit pas un coati : on le découvre pour la première fois ici. Les mammifères de l'Amérique du sud sont marginaux par rapport à ceux de l'Amérique du sud, ils sont moins prestigieux, moins célébrés, aussi se fait-on un plaisir de découvrir ici le tapir, l'agouti, le carpincho et bien sûr le coati.

On dirait un raton laveur, quoique personne n'ait jamais vu un raton laveur. Avec son museau prolongé, ses yeux cerclés de noir et sa taille menue, le coati est certainement un des animaux les plus sympathiques qui soient. Mais c'est par son activité incessante que ce petit cousin de l'ours, omnivore gourmand, et qui vit en petits groupes, s'est rendu si populaire. Le coati ne craint pas l'homme, il en redemande même, de l'homme. Il ne cesse de l'assaillir pour lui dérober sa nourriture, lui déchirer son sac, lui fouiller ses poubelles, et même le mordre. Car à force d'être familier, le coati finit par être culotté, et même agressif. Il se sait impopulaire, intouchable, et il profite. Il a tellement faim, et il aime tellement les sucreries...

Il était une fois justement un coati qui aimait les sucreries. Il en raffolait même. Il chipait les lattes de sprite ou de seven-up, il s'en prenait aux galletitas, il grimpeait dans les poubelles et il restait là à retrouver quelques restes susceptibles de le satisfaire. Il vivait avec sa mère, ses soeurs et ses frères, mais déjà il affirmait sa personnalité assez flamboyante. Il était toujours le premier à agresser son gros touriste un peu fatigué après la promenade du paseo inferior, et il dialoguait avec d'autres animaux. On sentait que José Luis, car tel était son prénom, irait loin dans la vie, qu'il avait de l'étoffe, qu'il était un leader.

Son meilleur ami était un perroquet chiripepé à tête verte. On sait que les perroquets sont des amis fidèles, et pour toute la vie ; qu'ils se tiennent près de vous, et ne vous abandonnent jamais. Ce sont en outre des animaux très intelligents, diserts et habiles dans les langues. Le perroquet Nico parlait d'ailleurs plusieurs langues, toutes entendues de la bouche des touristes. C'est ainsi que vint à nos deux amis l'idée d'une association miraculeuse. Ils se parlaient un jour sur le paseo superior, alors que les touristes ne cessaient de les prendre en photo.

- Tu te rends compte de notre popularité ! Nous sommes le phénix hôte de ces bois... (le coati savait beaucoup de choses)
- Le quoi ?...
- Et nous n'en profitons pas.
- Mais pourquoi ? Nous autres les animaux nous n'avons pas besoin de l'argent, comme les humains. Nous désirons juste un peu de bien-être alimentaire. Ici, nous n'avons jamais froid, nous sommes au paradis.
- Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela... J'ai besoin d'autre chose. J'ai toujours voulu être un chef, tu vois, un guide.
- Je comprends, fit le perroquet, mais tu es si jeune...
- Aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années !

- Je te comprends, mais que veux-tu être exactement.
- Je veux être guide, justement, guider les êtres vivants jusqu'à la lumière, et leur montrer la beauté de tout ce monde !
- Ah, toi aussi tu as fait un rêve, fit le perroquet.
- Tu vas m'aider, Nico. Tu seras mon interprète.
- Mais tu veux guider qui et où ?
- Euh... C'est la question. Mais j'ai la réponse ! Les humains et les animaux ! je montrerai la forêt que je connais aux humains et aux animaux ! je connais la forêt mieux qu'un guide, quand même ! Je peux y survivre, moi, dans la forêt !
- Enfin, tu survivis près des kiosques à nourriture.
- Justement ! C'est ce qui fait ma force ! je suis aussi proche de l'homme que de l'animal ! je connais ses faiblesses !... Ecoute... Nous allons commencer avec ce groupe. Ils parlent en quelle langue ?
- Euh... fit le perroquet polyglotte (il avait l'oreille fine)... le français, je crois. Ce sont des retraités, je crois.
- Eh bien, propose leur nos services !

Ce ne fut pas si simple. Les Français sont des gens obéissants mais indisciplinés, et le perroquet avait du mal à s'en faire entendre, et le guide humain nommé Omar n'était pas d'accord avec la proposition des animaux. On décida toutefois de faire une petite expérience. Quelques volontaires iraient avec le perroquet et le coati au sentier Macuco pour découvrir les plaisirs de la selva sauvage.

L'excursion partit peu de temps après. Le coati guidait son petit groupe. Mais ce ne fut pas de tout repos : il fallait, pour réussir une opération de coatis, sortir du sentier, et là, quelle ne fut pas la mauvaise surprise pour les touristes. Les lianes, les ronces, les moustiques eurent vite raison des meilleurs volontés. Au bout de moins d'une heure, les héroïques touristes qui avaient suivi le coati étaient déjà épuisés et ensanglantés. On décida de rentrer, certains s'en furent même à l'infirmerie, et ce fut le guide Omar qui se moqua bien gentiment du coati.

- Je te conseille de changer de métier... Tu as failli tuer ces pauvres vieux. Il faut savoir s'adapter à la demande.
- Je pourrais me lancer dans le tourisme aventure, dit le coati qui ne baissait pas les bras.
- Ce n'est pas vraiment l'endroit... Je te conseille d'aller plus loin dans la forêt. Mais tu seras loin de tes kiosques, tu ne crois pas ?
- La Bolivie, on m'a parlé de la Bolivie pour le tourisme aventure, risqua le coati qui ne renonçait jamais.
- Tu pourrais faire barman, si tu avais de petites mains habiles comme les singes. Mais là, tel quel...
- Oh, ça va...

Le coati était de mauvaise humeur. Mais quand il vit les têtes renfrognées des touristes, il comprit qu'il s'était trompé de voie. D'autres animaux étaient arrivés, qui avaient appris les mésaventures du coati et de son groupe de touristes. Il y avait là les oiseaux, les singes, quelques agoutis, et même un yacaré tapi dans l'herbe.

Le coati s'en retourna vers son fidèle perroquet et lui dit :

- J'ai une idée ! Il faut se consacrer exclusivement aux animaux ! Ils sont moins douillets, et ils nous suivront plus facilement.

- Comment cela ? tu ne nous feras pas visiter la forêt tout de même ? cria le perroquet, que le génie de son compère commençait à exaspérer.
- Non.
- Non ? Et quoi ?
- Je nous ferai visiter... Je vous ferai visiter...
- Oui, quoi ?

Sa tête s'illumina. Un rayon de soleil avait traversé les frondaisons.

- Le Duty Free Shop de la zone franche !

Tout le monde sursauta, un singe faillit tomber de sa branche, le yacaré en avala de travers. Tout de même ! On peut être original, génial même, mais complètement fou ? Le coati rebondit aussitôt sur son idée.

- Nous partirons ce soir. Nous viendrons à dix. Il y a comme trois heures de marche pour les mammifères. Pour nous tous, ce sera une découverte merveilleuse : le monde des hommes dans toute sa pureté.
- Le libre service ! fit le perroquet.
- La société de consommation ! fit le yacaré.
- Le libre marché, firent les singes !
- Et comment aller nous payer ?
- Payer ? Qui a parlé de payer ?

Pourtant quelqu'un avait eu raison. Il fallait bien payer, sinon l'on risquait de se retrouver à la fourrière, avec un bon vaccin dans le derrière. C'est là que le coati eut une autre idée de génie. Il repensa à la remarque du guide Omar, et regarda les mains des singes.

- Vous, vous pourrez travailler là-bas.
- Comment, tu veux que l'on soit barman ?
- N'ayez pas peur. Croyez en moi... Et préparons-nous pour le grand événement de ce soir.

Ils partirent en effet, avec le coucher du soleil. Ils sortirent du parc, certains faillirent même être écrasés par les poids lourds qui passaient par là. Tout le monde s'en allait bien exalté à l'idée de voir le grand, le fameux Duty Free Shop, où l'on déballe toute la marchandise du monde, et où afflue toute la clientèle riche ou pauvre des hôtels de luxe ! Devant le coati cheminait avec deux singes dominants et fort savants à qui il communiquait de grands secrets.

Les services de sécurité sont préparés à toutes les éventualités... Mais à une invasion d'animaux ! En outre les animaux qui entrèrent ce soir là dans le hall glacé du Duty Free Shop ne pouvaient être considérés comme dangereux. Il y avait des oiseaux, dont le toucan et les colibris, les singes bien sûr et quelques petits mammifères pas très portés sur la viande humaine.

Les bestioles entrèrent calmement, pas toutes les portes. Les gardes furent vite dépassés, et d'ailleurs que faire contre un toucan et une bande de singes ?

Et tout le monde se rua vers les belles marchandises. Les toucans et les colibris furent attirés par les textiles colorés, les singes par les montres brillantes, les marsupiaux par les sacs à main.

Enfin les papillons et les abeilles se ruèrent sur les parfums français si beaux et si chers, qui leur rappelaient les fleurs qu'ils pollinisent.

Le coati regardait tout cela d'un air enchanté. Il avait gagné son pari. Même les insectes étaient contents, car les scarabées et les arlequins s'étaient précipités au rayon électronique, au premier étage où ils adoraient créer des « bugs », pardon des incidents techniques. Et les coatis, la grande famille coati qui l'avait suivi, s'étaient rendus en groupe dans le grand stand de cigarettes où ils dévorèrent tous les chocolats qui se trouvaient là. Chacun avait trouvé sa niche. Même le chat sauvage qui jouait avec la souris d'un ordinateur... Et le coati disait au perroquet.

- Tu vois, chacun a trouvé sa voie et son bonheur grâce à moi. Je les ai rendus heureux.
- Tu es le messie animal de la consommation... murmura le perroquet. Mais maintenant, il va falloir payer l'addition.

C'est là que le coati sortit son joker vainqueur. Il emmena ses amis les singes au casino, qui se moquèrent une fois encore des gardes. Et là, ils montrèrent leurs talents simiesques à la roulette et au baccarat, d'autant que les vibrants colibris troublaient l'attention des joueurs humains, ou que le toucan les menaçait de son bec brillant. Le croupier n'y vit que du feu.

En une heure, les singes, qui sont des lanceurs de dés sans pareil avaient déjà tout remboursé. Ils décidèrent ensuite de rentrer sans attendre la réaction des humains, toujours un peu lente en face de la nature.

Ils étaient tous euphoriques. Et ce fut un agouti qui conclut :

- Toi, coati, tu es vraiment le roi du tourisme aventure !
- Tu rigoles, moi je suis pour le tourisme d'affaires...

Cayman travels

Il était une fois un jeune caïman, un jacaré comme on dit ici. C'est un lointain cousin du crocodile, et on ne le craindra jamais comme on le craint là-bas. De même on ne le priera pas comme un dieu, comme on le faisait en Egypte. Au contraire, notre pauvre caïman a failli disparaître pour sa belle peau, dont on fait de si belles chaussures ou de si beaux sacs vendus au pays des gringos. Notre caïman a ainsi de bonnes raisons de se tenir tranquille et à l'écart de ce monde qui bouge. Il reflète très bien l'ambiance missionnaire : nous sommes et nous ne bougeons pas.

Notre jeune caïman se nommait Juancito : il vivait tranquille sur les rives de l'Iguaçu supérieur, avant que les eaux furieuses ne se précipitent dans la Garganta del Diablo. Il était du genre à prendre un maté en hiver ou un térééré en été. Pour le reste il s'aventurait juste pour absorber sa ration quotidienne de poissons ou de colimaçons, en toute saison. Comme le caïman est un animal à sang froid un peu lent, les guides se font un plaisir, dans certains pays, de l'attraper pour le montrer à leurs clients touristes. Tout cela n'est pas fait pour développer la confiance en soi du caïman. Et dire que l'on a des cousins en Afrique qui terrifient jusqu'aux lions et aux hippopotames !

Juancito se reposait donc. Il vivait, comme nous disions, sur les rives supérieures du Rio Iguaçu, là où une longue passerelle mène le touriste à la frontière de la Garganta. On le photographiait souvent, ce qui ne manquait pas de le déranger. En effet, ce mouvement de flashes et de machines, cette agitation de gens ne manque pas d'éloigner les poissons, notamment les petits surubis dont Juancito se montre si friand.

A quelques pas de là s'ennuyait le jeune Santiago. C'était un jeune indien guarani dont les parents se consacraient à la vente de souvenirs et d'objets artisanaux. L'après-midi était un peu molle, avec sa forte chaleur et sa petite affluence. Nous étions au début de décembre, qui est un mois un peu creux, avant les fortes affluences de la Alta Temporada, qui commence à la Noël, et explose en janvier, au moment des grandes vacances de tout le monde.

Nous étions en vacances, scolaires s'entend. Santiago laissait son père Babi vendre des colliers et de petits sacs traditionnels. Lui avait chaud, et ne demandait rien qu'à se rafraîchir. Il longea la passerelle, vérifia que son père assoupi ne le dérangerait pas, et décida de franchir la barrière. Ceci était formellement interdit. On ne franchit pas la barrière, comme explique la pancarte, parce que de l'autre côté, il y a des vipères. En réalité, Santiago sait bien que tout cela est faux. C'est juste une pancarte destinée à arrêter un touriste un peu audacieux qui se risquerait à gagner une île. Or on ne gagne pas une île comme cela, comme on le verra.

Santiago se risqua donc sur cette petite île. Le mystère de ces îles, on le révélera tout de suite : ce sont elles qui dessinent les saltos, les sauts des cataractes. Elles paraissent harmonieuses, paisibles comme cela, mais ce sont elles qui désignent le futur sort du monde dans la Garganta. Elles sont comme cela, tranquilles les îles, si familières aux guardaparques qui patrouillent en canoë, mais elles déterminent le sort futur du monde – puisque tout le monde sait – ou devrait le savoir – que la Garganta est le lieu où le monde se ressource.

Santiago monta un peu et puis descendit. Il trouva bientôt l'île un peu petite. Et puis il eut chaud à nouveau et il vit un petit tronc d'arbre sur l'eau. Il décida de poser un peu le pied, comme pour se rafraîchir. Et c'est là qu'il marcha sur notre ami caïman, notre ami Juancito. Ce dernier n'était guère agressif : comme nous l'avons expliqué, il n'était pas du genre à mordre.

- Hummm.... Je ne suis pas un tronc d'arbre.
- Oh pardon ! fit l'enfant. J'ignorais que les arbres pussent parler !
- Mais je viens de vous dire que je ne suis pas un tronc d'arbre !
- Oui, je vous ai reconnu tout de même, fit Santiago. Vous êtes un caïman. Moi je suis un petit guarani et je m'ennuie là-haut en vendant de l'artisanat.
- Eh bien moi je me chauffe au soleil. Ceci dit, le soleil va baisser et je peux vous emmener.
- Oh ? Vous pouvez m'emmener ?
- Voyons voir. Montez sur moi.

Le petit indien ne se fit pas prier deux fois. Il monta sur le caïman, et comme il était fort léger, notre ami Juancito ne coula pas d'un pouce. Ils purent donc s'en aller naviguer sur les eaux du Rio Iguazu supérieur qui, comme nous l'avons dit, sont les plus paisibles du monde. Juancito montra au petit Santiago des hirondelles des cascades ou vencejos, des surucuàs à la poitrine rouge et des benteveos. Ici et là s'ébrouaient des martins-pêcheurs et des mbiguas. Ces oiseaux merveilleux peuvent plonger et nager pendant sur une distance de dix mètres, avant de se sécher noblement au soleil. Il y avait aussi des yacu-toros et des pies (ainsi nommés hurracas). L'enfant était émerveillé.

Juancito naviguait comme un merveilleux submersible, un sous-marin pourtant insubmersible. Le caïman a toujours ses yeux hors de l'eau, il est un merveilleux reptile, en contact avec la terre et les eaux. L'enfant lui demanda son signe astrologique :

- Je crois que je suis verseau, fit Juancito.
- C'est drôle, tu es un signe d'air alors que tu es en contact avec la terre et l'eau...
- C'est comme ça.

Mais tout a une fin, et cette merveilleuse navigation, cette belle après-midi d'été, en eut une. Ceci dit, les deux amis, au moment de se séparer, se promirent de se revoir.

Il en fut ainsi. Durant des jours, ou plutôt des après-midi, Juancito le caïman emmenait le jeune Santiago découvrir les dizaines d'îles devenues secrètes depuis que les touristes accèdent à la Garganta par les fameuses passerelles. Et Santiago s'émerveillait de voir autant de secrets, précisément.

Pour remercier son ami, Santiago lui offrait des friandises, des bonbons, des morceaux de poisson décongelé, et même, au bout d'un certain temps, des morceaux de parrilla. Et Juancito prit goût à l'Asado, à la viande de barbecue. Du coup, il se fatiguait un peu moins au moment d'aller pêcher du poisson (il en trouvait le goût un peu fade maintenant) ou d'absorber des mollusques.

C'est là que Santiago eut une autre idée :

- Pourquoi ne pas proposer d'autres excursions aux enfants ?
- Que veux-tu dire par là ?
- Eh bien, il y a beaucoup de touristes qui passent par là, avec des tas de friandises... je pourrai les attendre là-haut, parler aux enfants et les faire descendre pour qu'ils montent sur ton dos. Nous ferions un paseo ecologico, comme on dit ici. Mais plus efficace, plus vrai que nature.
- Tu parles comme un vrai enfant d'affaires... Tu veux dire que nous pourrions créer une agence de voyages ?

- Pour enfants, exactement. Un genre Cayman Travels, tu vois ce que je veux dire ? Avec un gilet de sauvetage, bien sûr.

Notre caïman s'ennuyait fort, finalement. Et ce soir la pêche ne fut pas très bonne. Il décida donc de s'en remettre au tourisme pour ses activités ultérieures. Et il en fut ainsi. Santiago se tenait tranquille sur la passerelle, et lorsqu'il voyait passer des enfants avec leurs parents, il s'efforçait de leur parler des Cayman Travels. Comment voir les îles sur le dos d'un caïman immobile et paisible, qui connaissait tous les recoins des petites îles, et ne demandait pour toute commission que quelques morceaux de nourriture... Et les enfants allaient et montaient sur le dos du caïman, en cachette des parents. Mais Santiago prenait toutes les précautions pour les rassurer. C'est ainsi que Juancito révéla à de jeunes consciences la beauté de la nature qui les entourait, eux qui ne voyaient et n'attendaient que la Garganta. Les enfants baptisaient les îles des noms qu'ils connaissaient, Peter Pan, Pinocchio, Gulliver ou même Harry Potter. L'île Harry Potter eut beaucoup de succès. Et Juancito était tout fier de sa petite entreprise de tourisme aventure qui fonctionnait si bien. Elle fonctionnait si bien que nos deux partenaires ne savaient plus où stocker la nourriture. De même ils s'étaient habitués au succès. Etrange nature animale ! Ils finirent par en discuter.

- Je crois que nous nous sommes trompés, fit Juancito, qui faisait le plus d'efforts. Je commence à fatiguer avec tous ces gringos sur le dos. Nous avons trop de clients, mon ami...
- Que veux-tu dire par là ? Tu n'as pas assez à manger, peut-être ? Regarde tous les stocks que nous avons accumulés...
- Justement, je ne sais plus m'alimenter. Je mange ce que tu m'apportes, je navigue avec nos petits (et parfois gros) clients sur le dos, mais je ne sais plus pêcher de poisson. Tu te rends compte, si notre activité s'interrompt, je risque de mourir de faim ! Quand à toi, tu as bien grossi, on dirait...

Le fait est que Santiago avait bien grossi. Le tourisme est une activité qui nourrit très bien son homme, et parfois le déforme.

- Oui, c'est vrai... en plus j'ai des caries... Il faudrait que je mange un peu moins de bonbons... Que pouvons-nous faire ?

Il y avait sur la passerelle une file de petits gringos qui attendaient. Le commerce allait toujours bon. Et pourtant nos deux amis s'interrogeaient sur leurs futures activités.

- Il faudrait reprendre une activité normale, dit Juancito. En tout cas en ce qui me concerne. Veiller, pêcher, manger... Je voudrais faire comme Diego, mon ami rapace caracolero, qui ne se nourrit que d'escargots. D'ailleurs il y a moins d'escargots cette année...
- Moi, j'aimerais voyager, dit l'enfant. Car je m'ennuie sur la passerelle. Tu connais d'autres îles ?
- Plus au nord ? Non. Mais nous pourrions nous y rendre. Cela m'entraînerait... car j'en ai besoin. Laissons le tourisme aventure pour l'aventure pure.
- Mais on dit que plus au nord il y a des barrages construits par l'homme blanc.
- Je sais bien, mon ami, fit le caïman en soupirant. Ils ouvrent et ferment les eaux des cataractes comme un robinet. Mais nous pouvons nous y rendre quand

même. Nous trouverons bien un bras secret ou un petit affluent pour nous refaire une santé...

- Eh bien allons-y.

Santiago posa le pied sur Juancito. Ils s'éloignèrent. Et c'est ainsi, alors qu'une poignée de petits gringos piaffaient d'impatience, que le petit indien et le jeune caïman gagnèrent des rivières inconnues, plus au nord de Iguazu supérieur. Ils échappaient au tourisme pour découvrir l'aventure. On dit qu'ils découvrirent de pures merveilles par là-haut, et que parfois ils redescendent pour les conter.

Histoire du vautour et du colibri.

Il était une fois un vautour jote qui survolait l'île San Martin au parc des cataractes. Le vautour jote trône comme un roi dans le ciel et il plane librement et noblement sur la Garganta del Diablo ou le salto sans martin. Là où les eaux chutent et se fracassent bruyamment, le vautour les défie, prend son élan et s'élève sans effort. C'est le moment pour lui de la libération.

Notre vautour jote se nommait Hector, et il s'ennuyait fort. On finit par se lasser de tout, même au-dessus des cataractes. Hector voyait tout de haut, et il distinguait de ses yeux puissants les masses de touristes qui s'accumulent pour prendre des photos. Il constatait aussi, Hector, qu'il y avait beaucoup d'autres vautours. C'est que la chaîne alimentaire est plus ou moins respectée maintenant, et où que ce soit. Et, alors qu'il y avait de plus en plus de vautours, il y avait de moins en moins de cadavres d'animaux à dévorer. Car comme l'on sait, le vautour est un charognard. Il n'a pas les puissantes serres de l'aigle, s'il en imite le vol. Il ne peut attaquer et dévorer, il doit attendre patiemment d'en haut qu'une âme se libère et s'éloigne du corps. Alors il peut descendre et manger le cadavre du mammifère qui a fini là sa vie. Et il fait son oeuvre de purification, car le vautour empêche la putréfaction des corps. Ce n'est pas pour rien que les indiens parisiens laissaient les cadavres de leurs proches au-dessus des tours. On attendait que les vautours dévorassent les corps pour qu'ils pussent renaître sous une autre forme.

Donc il y avait de moins en moins de proies et de plus en plus de vautours. Alors Hector devait s'abaisser à quitter le territoire impérial du parc pour chercher ailleurs sa nourriture. Il se rendait plus au nord au Brésil, constatait qu'il y avait là aussi de moins en moins de corps – ou de plus en plus de concurrence vautour -, et devait s'abaisser comme beaucoup de charognards à fouiller quelque nourriture dans les décharges d'ordures. Un jour, alors qu'il mangeait un reste de viande, il se vit par accident dans un miroir brisé, et se trouva fort laid.

Il en demeura déprimé : il se trouvait laid maintenant ! le vautour est un animal plutôt inoffensif, mais il est vrai que son grand bec et son crâne déplumé l'ont bien desservi. En plus, comme il est un charognard, le vautour est souvent associé à la mort. Bref, c'était complet !

Hector se sentit très déprimé, d'autant que des enfants lui avaient jeté des pierres et des conserves, dont une le heurta et faillit le blesser. Il rentra péniblement au parc. Là, il profita d'une accalmie sur le front du tourisme et il se posa tranquillement devant l'île saint martin. Il essaya de bloquer son mental pour se libérer psychologiquement. Un vautour sait planer sur tous les fronts, même spirituel...

C'est là qu'il entendit un vrombissement. Il crut d'abord à un insecte, mais le son était plus fort et en même temps plus serein. Il se demanda s'il avait atteint le nirvanâ des vautours. Et puis il Le vit.

C'était un petit oiseau au plumage multicolore et très dense. Il ne cessait d'aller d'une fleur à un autre, à une vivacité incroyable, plus grande que celle de l'insecte.

Hector tomba instantanément en extase avec ce petit objet volant non identifié. Il le trouvait d'une beauté sans égale. Il admirait son énergie et son art de s'alimenter, si

différent du sien. Quelle merveille que de pouvoir plonger un bec si fin dans les si belles corolles des fleurs, dont il devait en outre aider à la reproduction !

Le petit oiseau allait et venait. Il portait une superbe petite crête sur la tête. Hector le vit disparaître et s'inquiéta presque. Mais les colibris reviennent toujours à la fleur qu'ils ont visitée.

Car c'était un colibri, bien entendu. Dépassant sa timidité, Hector décida de lui parler. C'est un peu comme lorsque les humains rencontrent une très jolie fille : il ne faut de toute manière pas laisser passer l'occasion.

- Bonjour, mmh....
- Brrrrrrrrrr, faisait le petit moteur à plumes (qui peut servir de ventilateur à l'occasion).
- Vous me répondez ? je suis vautour, je plane sur la Garganta del Diablo.
- Brrrrrrrrrr, je sais.

Hector dut tendre l'oreille car les colibris ont une toute petite voix.

- Brrrrr, je sais j'ai dit ! dit le colibri qui haussa le ton. Car les colibris sont très nerveux.
- Et vous, vous êtes....
- Brrrr.... je croyais que vous aviez une bonne vue. Je suis un colibri. Je ne vous ai jamais vu d'en haut. Je ne descends pas si souvent...
- On n'est pas si bas ! fit le colibri irrité.
- Pardon, je ne voulais pas... fit Hector, qui tenta le tout pour le tout après la remarque du petit oiseau. En outre, vous êtes si beau et si agité, et moi si
- Brrrr... pardon....

Et le colibri reprit son vol fantasque et agité. Il vibronna autour de fleurs de bananiers et de broméliées et, momentanément repu, reprit sa place instable auprès de notre vautour.

- Comme vous battez des ailes !
- Je bats 80 fois des ailes par seconde, fit le colibri tout fier, en produisant un petit courant d'air qui rafraîchit le visage ému du vautour.
- Comme vous vous nourrissez bien !
- Je ne cesse de m'alimenter toute la journée. Parfois j'absorbe jusqu'à trois fois mon propre poids.

Hector pensa alors que le colibri devait produire beaucoup de radicaux libres, et qu'il ne devait pas vivre vieux. Mais il garda sagement sa réflexion pour lui.

- Et vous vous gorgez de fleurs, quelle chance. Moi, je ne suis qu'un charognard, et maintenant un poubellard...
- Moi, je visite environ 200 fleurs par jour, se rengorgea le colibri. Je me gorge de leur nectar et j'assure la pollinisation de bien des espèces !
- A propos d'espèces, de quelle espèce êtes-vous ?

Hector avait encore suscité l'ire du petit oiseau. Les colibris n'ont peur de rien, ni des toucans ni des abeilles. L'homme ne les dérange jamais, alors qu'il les chassait jadis pour en faire des chapeaux à plumes. Celui s'envola tout d'un coup, alla visiter trois ou quatre fleurs, et revint devant le vautour. Ce dernier admirait ce vol immobile, qui est la

caractéristique du colibri. Le vautour peut planer à quatre mille mètres, sans agiter ses ailes, le colibri, pour rester immobile et s'alimenter, doit battre des ailes cinq mille fois par minute. Telles sont les merveilles de cette nature que l'on regarde avec tant d'indifférence.

- Pardon, encore une fois, je suis très triste. Donc maladroit. Je voulais dire : quel est votre nom de famille ?

Le colibri parut plus content. Il agita sa petite crête, un rayon de lumière enflamma la polychromie de son si beau plumage.

- Je suis un picaflor copetòn. Et je m'appelle Francisco.
- Vous êtes donc Francisco Picaflor Copetòn ?
- Exactement.
- Enchanté. Je suis Hector Jote Cabeza Negra. Il y a d'autres colibris dans la région ?
- Oui. Nous avons notre jardin secret, où nous reprenons des forces. Brrrrrr... Pourquoi êtes-vous si triste ?
- Je suis triste parce que je ne suis pas un colibri. Un colibri n'a pas le temps d'être triste. Vous êtes si actif...Alors qu'un vautour, plane sans effort sur le monde, et finit par s'ennuyer...
- C'est évident, fit le colibri.
- En outre, je suis assez laid et je me nourris de charognes. Alors que vous, vous nourrissez si noblement.
- Oui, enfin... On triche un peu... je mange aussi des insectes, cela me donne des protéines.

Francisco alla visiter quelques fleurs en deux ou trois secondes et il revient s'immobiliser en battant des ailes.

- Vous voulez voir des colibris ? Venez voir. Vous avez quelques minutes ?
- J'ai quelques heures même. Je vous suis.

Et le colibri s'envola à une vitesse formidable. Le vautour a besoin de plusieurs secondes pour prendre son envol et commencer à planer. Hector sortit de sa longue léthargie et s'en alla planer au-dessus du paseo superior. Mais où Francisco avait-il bien pu passer ?

- Brrrrrr.... je suis là, fit la petite voix familière.
- Mais vous volez bien haut !
- Bien sûr que je peux voler haut, moi, mais je descends pour m'alimenter, comme vous. Suivez-moi.

Ils suivirent la route des cataractes, et gagnèrent la ville de Puerto Iguacu. Là le colibri plongea en direction d'une jolie maison, sorti d'un conte ou d'un dessin animé. Il fit signe à Hector de se poser discrètement. Il avait la taille d'un vautour, tout de même.

Hector se posa doucement au pied d'un flamboyant, et se déplaça à pied. Et là il vit le jardin des colibris.

Il y en avait de six ou sept espèces : ils voletaient d'une fleur à une autre, et surtout d'un bebedor à un autre. C'était de petites réserves d'eau, qui pendaient de branches d'arbres dans des mangeoires. Pendant plusieurs secondes (avec les colibris tout va très vite, on passe dans une autre dimension), Hector s'émerveilla à la vue de tant de beauté et d'énergie. Très nerveux, les oiseaux bataillaient et piaillaient, puis ils s'éloignaient et revenaient aspirer l'eau. Francisco finit par revenir.

- Restez tranquille, fit-il. Aujourd'hui tout le monde est nerveux.
- Quelle beauté, fit Hector.
- Oui, mais cela bagarre sec, rétorqua Francisco.
- C'est pour cela que cela se nomme le paradis. Les anges luttent pour nos âmes, c'est du moins ce que je pense, dit Hector, soudain devenu croyant.
- Ah bon...
- Et l'enfer est le lieu où les hommes sont soumis et ne réagissent plus devant rien.
- Les hommes ? Vous savez que c'est une dame qui nous nourrit ici et nous donne cette eau sucrée.
- Ah, c'est de l'eau sucrée ?
- Bien sûr. Et elle nous dépanne bien en hiver, lorsque nous avons moins de fleurs à picorer.
- Vous me présentez vos amis ?

Mais les colibris n'ont pas vraiment des amis, ils ont plutôt des compères. Il y avait là le grand (il pèse six grammes) garganta blanco, l'ermitaño azul, le très commun picaflor común et le bronceado. Puis arriva un grand petit volatile, de plumage blanc et noir, que l'on surnomme le jacobin. Hector était aux anges.

- Je suis au paradis, fit-il ravi.
- Oui, mais pousse-toi un peu fit une bestiole à la gorge blanche.

Il y avait là plusieurs espèces migratoires. On lui parla d'un colibri géant qui vit dans les Andes et bat faiblement de l'aile. C'est le condor des colibris, dans la région Condor, justement. Notre jote pensa avec tristesse à son cousin géant des Andes, qui vole à dix mille mètres et domine l'univers, écrasant de sa supériorité le consommateur humain qui le photographie sans relâche à Mendoza ou dans le canyon de Colca.

Francisco présenta Hector à la bonne dame qui leur donnait cette eau sucrée ; et lui promit de lui accorder quelques restes de temps à autre. Hector savait maintenant où se réfugier, en cas d'accès excessif de tristesse : dans le jardin des colibris. Et il se mit à rêver des colibris géants des Andes, de ses cousins condors...

L'animal invisible

On avait amené Robert avec un groupe de touristes bruyants. Il faisait chaud, il avait tout le temps soif, et il tentait de se désaltérer. Les gens se bousculaient sur les passerelles, par inattention ou parce qu'ils voulaient prendre des photos. Le guide recensait les merveilles du monde en plusieurs langues, et l'enfant s'ennuyait. On décida de les mener en train à l'autre bout du parc. Mais il fallait faire la queue, car il y avait beaucoup d'autres groupes. Alors...

Alors, l'enfant en eut assez. Il se retira sur la pointe des pieds. On le retrouverait bien à temps dans cette cohue, du côté de l'accueil ou bien d'un kiosque.

Il se retira sur un chemin de terre rouge, dite latérite, et là, enfin débarrassé des bruits et des nuisances, il put se libérer et progresser dans la forêt. Il avait bien étudié la question, car il était un bon élève et adorait la nature. Alors il avait demandé à sa marraine de lui offrir un petit livre sur les lois de la forêt

Entrer dans la forêt est comme entrer en religion : on devient d'un coup plus vivant, plus réel, tout en oubliant les misères de son individu. On est enfin libre, et détaché de toutes les conventions.

Il est toutefois une convention bien agréable : la connaissance en général, celle de la nature en particulier. Et Robert qui planait sur ce sentier déserté par les touristes s'enchanta de reconnaître quelques-uns des végétaux qu'il avait étudiés dans le livre. Il vit ainsi un beau palo rosa enlacé par des lianes ; il reconnut même la plante épiphyte Güembé ou philodendron. merveille de la décoration d'intérieur. Il voyait aussi le guapoy, surnommé l'arbre exterminateur.

Dans cette végétation tumescence et enchevêtrée, il reconnut aussi le Pindó, palmier charmant qui produit des fruits très doux et nourrit des dizaines d'espèces animales. Oiseaux et mammifères vivent de cet arbre généreux, qui en outre offre un abri plus ou moins sûr aux culs-rouges qui y pendent leurs nids.

Robert allait vers ce qu'il connaissait ou croyait reconnaître. Il aurait bien aimé avoir un guide pour lui tout seul. Il vit enfin des orchidées, dont l'une la *Miltonia Flavescens* ouvrait ses pétales comme une danseuse ouvre ses bras. Il l'admirait, cherchait presque à lui parler, se rappelant qu'un petit prince jadis avait parlé à une rose, et qui était née humaine dans cette partie du monde (elle s'appelait Consuelo). Il avait lu aussi des textes sur le laboratoire enchanté de la nature, et comment les plantes et les insectes se combattent tout en se complétant et en aidant l'autre à se reproduire. Il aurait voulu reconnaître tous les parfums et les papillons dont les couleurs savamment métissées ou disposées sont autant de messages destinés au ciel ou aux prédateurs. Un philosophe avait parlé de l'insociable sociabilité de la forêt, et tout cet univers enchanteur et complexe illustrait cette phrase.

Il se sentit soudain seul, et il lui sembla qu'on le regardait. Il entendit un petit cri hargneux, et vit un coati descendre furieux d'un ambay, bel arbre guérisseur. Il se demanda s'il y avait d'autres coatis dans le coin : ils ont l'habitude de se déplacer en groupes, et ne se gênent parfois pas pour attaquer un touriste porteur de bonnes nouvelles, c'est-à-dire de victuailles ou bien de boissons gazeuses. La bestiole émit un

autre son bizarre et s'éloigna tranquilisée. Robert continua sa progression, et il tendit toujours plus l'oreille. Il aurait aimé reconnaître un papillon comme l'Heliconius au seul battement de ses ailes. Il était si profondément en paix qu'il avait oublié ce qui existait hors de ce bois enchanté où il s'était volontairement enfermé.

Mais il entendit des bruits dans des branches. Il crut d'abord à un coup de vent, mais le bruit se répétait, et de manière trop régulière. Alors il leva les yeux vers un monde plus lointain, et il les vit.

C'était un groupe de singes qui se déplaçait dans les branches. Ils semblaient une petite colonie. Il les voyait, tomber habilement d'une branche, se récupérer à une autre, recherchant des fruits et des feuilles. Et il se rappela qu'il n'y a aucun aliment plus riche pour ce mammifère que la graine... Les singes le transportèrent dans leur monde tranquille, d'agilité et de paix. Ils lui semblaient écrire avec leurs mains, avec leurs gestes également.

Et il se vit ensuite entouré d'animaux. Il y avait des agoutis, des pacas, des écureuils, et tous le saluaient à leur manière. Robert était entré dans le monde de la forêt. Même les gros lézards ovejós ne le fuyaient plus quand ils le voyaient passer. Du reste il n'avait plus envie de passer, mais bien de rester.

Soudain il vit un tacuara se tordre un peu. Le tacuara est un bambou de la forêt d'Iguaçu. Il se tordait sans raison. Il pensa à nouveau au vent, à un singe trop foncé perdu dans l'obscurité de la végétation, et le tacuara continuait de se tordre, sans qu'il pût distinguer la raison. Alors il eut un peu peur.

Et il se mit lui-même à poser la question, comme s'il était devenu fous, ou comme s'il avait déjà fait partie de ce monde.

- Il y a quelqu'un ? Qui êtes-vous ?

Le tacuara se tordit à nouveau. Mais cette fois Robert se sentit presque rassuré. C'était un geste dans sa direction, après tout.

- Je ne vous vois pas. Vous êtes un animal ?

Et il entendit une voix, une rumeur plutôt paisible et ronronnante.

- Je suis un animal... L'animal invisible.

- Vous êtes l'animal invisible ?... C'est une plaisanterie !

Il se serait cru devant son poste de télévision. Et pourtant il ne voyait toujours rien.

- Non, je vous assure....Tenez.

Et la bête fantastique sauta du tacuara qui se redressa vigoureusement. Le tacuara plie et ne se rompt pas, il est un symbole de la lutte contre l'adversité, comme le roseau dans les latitudes d'où venait Robert. Et il vit s'imprimer d'étranges traces de pieds sur le chemin.

- C'est incroyable...Vous êtes un mammifère, alors ?

- Si je vous le disais, je ne serais plus tout à fait invisible...

- Allez, vous êtes un mammifère...

- Et je préfère vivre dans les arbres ?
- Que mangez-vous en général ? Vous vivez seul ?

L'enfant posait plein de questions, mais l'animal invisible ne répondait pas toujours. Il avait envie de garder son mystère, l'animal invisible. Mais il avait aussi envie de parler un peu avec l'enfant, qui pouvait maintenant reconnaître un papillon à son battement d'aile (c'est ce que l'on appelle l'effet papillon).

L'animal invisible le mena par d'autres sentiers, lui fit découvrir d'autres merveilles. Il lui montra une clairière si parfaite qu'elle semblait une chambre avec son lit, ses draps de feuillages et son baldaquin.

- C'est la chambre de la princesse, fit la voix de l'animal invisible. On dit qu'elle dort ici en hiver, mais comme nous sommes au printemps, elle est déjà partie.
- Ah, mais je connais, dit Robert, nous avons la même princesse, mais elle dort plus longtemps chez nous...
- Je sais, parce que l'hiver est plus long chez vous. Alors le prince arrive plus tard...
- Le prince, c'est le printemps, fit Robert tout content. Il réveille la nature à la fin de l'hiver, je l'ai lu dans...

Mais il sentit comme une absence soudaine, comme si l'animal invisible s'était enfui. Et il se repentit d'avoir trop parlé. Il s'assit tranquillement, et l'autre animal revint, ainsi que d'autres bêtes, pour qui sans doute cette chambre de la princesse était comme un sanctuaire, où l'on respirait dans une atmosphère plus pure. Tous demeurèrent là quelques instants, alors que le temps s'était bien sûr suspendu...

Mais le temps ne se suspend jamais longtemps. Il revient vite avec son cortège de contraintes et de menaces, d'humains et de soucis.

Le charivari venait, puisqu'on venait chercher l'enfant. Les animaux se dissipèrent, il lui fallut retrouver le sentier, et il suivit tant bien que mal l'animal invisible. Il ne fallait pas que l'homme puisse connaître l'existence de cette chambre de la princesse. On regagna le sentier, et au bout de quelques instants, Robert croisa le groupe de guides et de gardaparques lancés à sa poursuite.

On ne le gronda pas trop, pensant qu'il avait beaucoup souffert (en réalité, il ne s'était jamais senti bien, et s'était même bien alimenté de graines et de fruits). La tante lui demanda avec candeur ce qu'il était allé faire là-bas. Il répondit qu'il était parti à la rencontre de l'animal invisible. On crut à une plaisanterie.

Mais certains croient aux plaisanteries, surtout quand ils voient revenir un enfant en parfaite santé d'une errance dans la forêt. On interrogea Robert, qui regretta encore d'avoir trop parlé. Il évoqua vaguement ses souvenirs de l'animal invisible. On parla d'une espèce nouvelle, d'un grand caméléon, d'une espèce mimétique... Et on résolut d'aller voir, pendant que les groupes de touristes chargeaient leurs batteries, réclamant une nouvelle excursion hors des sentiers battus.

Evidemment on ne photographia rien du tout, certains pensant que des zones d'ombres dans les arbres révélaient cet animal invisible. Pourtant deux ou trois touristes utilisaient des appareils numériques et magiques capables de prendre même des gnomes ou des nymphes. Enfin, c'est ce qu'ils affirmaient.

Il faisait nuit. Robert avait encore fugué, se tenant immobile dans le jardin de son hôtel. Il se morfondait, se reprochant amèrement ses propos provocants. La tante l'avait bien

grondé, puisqu'il est établi que l'on gronde plus souvent les sujets brillants que les moyens.

Il regardait songeusement des tacuaras, lorsqu'il les vit se tordre. Alors, il fut heureux.

- Ah, vous êtes revenu... Je vous demande pardon.
- Ce n'est pas grave. Il a moins de risque d'être pris ici en photo que dans le parc.
- Mais pourquoi ne voulez-vous pas être pris en photo, alors que vous êtes l'animal invisible ?
- Parce que justement, je risquerai de disparaître.

Et Robert ne demanda pas d'autres explications. Son ami revint lui rendre visite une dernière fois, pour lui faire ses adieux. Robert retourna dans son pays d'origine et se promit d'écrire un jour cette histoire de l'animal invisible. On ne sait jamais, des fois que des touristes se mettraient à croire aux contes de fées...

Le patron des guardaparques

J'ai toujours eu une affection profonde pour les guardaparques – ou les rangers, où qu'ils se cachassent, au fond des Amériques -, et j'aimais profiter de leurs conversations, de leurs enseignements. Pour moi, ils étaient comme des pasteurs, ou des maîtres spirituels, dissimulés du fond des ans et des espaces vierges. Ils constituent une élite enfin naturelle, à la fois physique, mentale et intellectuelle, dont la mission consiste à préserver notre relation avec une nature toujours plus détruite ou éloignée. Je m'étais demandé quel saint pouvait être leur saint patron : Expedito, Saint-Georges, Saint-Roch, Saint-François ? Et tous de réfuter leur saint patron pour différentes raisons.

J'avais parcouru tous les parcs de la Patagonie, ceux du Nahuel Huapi, confié à l'Etat par le sage Perito Moreno, le Talampaya et ses falaises d'argile, le parc des Quijadas, les mystérieuses sierras de la Ventana, le Chaco et des dizaines d'autres parcs tout aussi mystérieux, mais tout aussi différents, ce qui ne laissait pas de me tourmenter. Car comment peut-on retenir un message de tant de lieux d'essence différente ?

Le problème pour moi, est que si la nature est partout – quand l'homme ne l'a point détruite –, elle est toujours aussi diverse. On affronte des déserts, des glaciers, des forêts patagones, mais aussi des matarrales, des forêts tropicales. Lorsque je parvins au parc d'Iguaçu, j'avais atteint déjà un âge mûr. Et je me demandais au-delà de l'affluence touristique qui assiégeait ces hauts lieux, avec ses multitudes, comment et où je pourrai me réfugier par-delà les polémiques naturelles.

J'appris bientôt que le parc avait eu son sacrifié, son saint martyr sacrifié au nom de la nature. Barnabé Mendez, tel est son nom, avait été tué un 10 octobre 1968, alors qu'il effectuait sa ronde, par des chasseurs furtifs, des contrebandiers. J'ai toujours aimé l'expression « chasseurs furtifs », comme si elle définissait au-delà de misérables assassins ou de voleurs de bêtes, quelques esprits subtils, des batailleurs des champs d'ailleurs, qui allaient effectuer de l'autre bord de hautes luttes hauturières.

Malheureusement, ce n'était pas le cas. Il ne s'agissait que de voleurs, prêts comme tous les voleurs ou presque à tuer pour quelques.

J'étais donc entré dans le parc d'Iguaçu, désirant m'entretenir avec un des guardaparques. Je fus reçu par l'un d'eux qui me parle de son enfance dans les eaux polluées de Cordoba, du génie de l'arbre algarrobo – ou caroubier – et de son rêve sec de Talampaya, avec ses hautes falaises rouges et ses oasis magiciennes. De l'algarrobo, me dit Javier, l'on peut tout recevoir : c'est l'arbre qui produit tout, y compris notre seule paix, la bière.

Je demandais à Javier quel animal l'impressionnait le plus : il me répondit sans ambages le yagareté, le jaguar, animal mystérieux entre tous, puisqu'on ne le voit jamais.

Pourtant, il l'avait vu lui, mon cher Javier, par ses traces mystérieuses, ses excréments, ses coups de griffes esquissés au tronc des arbres.

La jaguar – comme Dieu, d'ailleurs – ne se fait voir que par ses détours, par ses signes : il ne se montre jamais directement, il ne se montre jamais face à face.

Javier le guardaparque m'avait bien indiqué qu'il ne fallait pas trop attendre des animaux : ils modifient leur conduite, comme nous. Nous les corrompons, la société de consommation les corrompt comme elle nous corrompt. Et nous nous retrouvons dans

un zoo ou mieux dans un cirque, avec des animaux conditionnés comme nous. Il faut donc suivre la piste de l'animal invisible, et je décidais de suivre la piste de l'animal invisible, celle du yaguareté. L'instinct me guida, je le dis sincèrement, et il me sembla que c'est en allant vers l'instinct, vers le plus profond de la nature profonde, que je trouverai le secret ultime du yaguareté, ou de ce que le guardaparque avait voulu m'enseigner.

Ce fut là que Mauro, un indien guarani, un homme profondément bon, m'indiqua la présence, au sein de la forêt, d'un guardaparque suprême, qui vivait dans une résidence mystérieuse, entre une cueva et un salto. J'aurais peut-être du mal à le trouver, mais lui me donnerait tout ce que j'avais besoin de connaître (le savais-je moi-même ?). Mais il fallait aller bien loin, et ne pas interroger que des hommes...

Je partis par une belle nuit d'automne, sous un ciel lumineux. J'avais un sac de victuailles, mais il me semblait déjà que la nature m'aiderait à trouver ma propre subsistance. Je m'enfonçais à travers bois, comme pour fuir les sentiers tout tracés, mais je m'égarais bientôt, déchiré et presque ensanglanté par les milliers d'herbes et d'arbustes qui interrompent notre course dans ce que nous croyons être la nature. Car en réalité nous idéalisons la nature, nous la rêvons ou nous la contemplons : nous refusons de reconnaître qu'elle est un enfer impossible.

Ce fut cela peut-être qui me sauva : nous ne savons pas que la nature est un être impossible. Il faut en faire partie, et il y a longtemps que les indiens, qui vendent de l'artisanerie, n'en sont plus. La nature s'est réduite, géographiquement, et humainement, et elle nous échappe toujours plus.

Ce fut au cours d'une de ces réflexions, alors que je transpirais et peut-être saignais dans la forêt, que je vis un gros animal se déplacer, au pied d'un guapoy. C'était un de ces gros rongeurs si mystérieux de l'Amérique du sud.

- Vous êtes un paca, je présume ?
- Non, ni même le docteur Watson. Je suis un carpincho, ou un capivara, comme on dit dans les pampas ou dans le pantanal, comme vous dites... je suis le plus gros rongeur du monde, et je vis dans des endroits humides où je broute des herbes. Là je me suis momentanément éloigné de ma famille. Mais ne vous effrayez pas : je ne mords guère. Je ronge tout au plus les herbes au bord des eaux.

On tombe toujours sur un animal plus philosophe que soi. C'est ainsi, ils sont les favoris des Lumières, alors que nous ne sommes que les enfants du progrès. Je tentais ma chance, car l'Amérique, continent de toutes les promesses, m'a appris à être ambitieux.

- Connaissez-vous Le Guardaparque ?
- Le guardaparque ? Mais il y en a à tous les angles !
- Je ne parle pas des guardaparques... je parle du guardaparque, un indien guarani m'en a parlé, il s'agit d'un guardaparque autre, vous savez, un peu différent...

Le carpincho, surnomme le cochon de la forêt par d'autres, me regarda d'un air grave. Il savait que je ne plaisantais plus.

- Vous voulez dire le Guardaparque ? El Maestro ? Le vrai mystère de la forêt ?
- Oui.
- Mmmmh.... je ne me froterais pas à lui, si j'étais à votre place. Il est plus humain que nous, mais il est plus animal que vous, et surtout...

Le carpincho se tut et s'éloigna. Je voulus le poursuivre, mais l'ombre et les ronces me firent choir.

Le lendemain je m'éveillais à l'aube, tout perclus de courbatures, et piqué par ces si invisibles et si habiles mosquitos de la selva misionera. Mais le carpincho avait éveillé ma curiosité, et surtout, sans doute sans le vouloir, il m'avait laissé quelques traces.

Je poursuivis ma route improbable à travers des monts très bizarres, ou de temps en temps la densité de la forêt me rendait toute vie et progression impossibles.

Je parvins à un promontoire sublime d'où je pus observer toute la rivière Iguazu.

J'avais l'habitude, dans des paysages dégagés, de voir dominer les vautours jotes. Mais cette fois je vis un oiseau, pardon un rapace plus grand et plus majestueux : c'était un aigle géant, une harpie, comme celle de mes mythologies infantiles. Un oiseau gigantesque, avec des serres de sept centimètres et un poids qui peut atteindre neuf kilos, et qui, avec la puissance propre aux rapaces et aux oiseaux, lui permet d'emporter dans les aires des mammifères de dix kilos ou plus. L'oiseau invincible en quelque sorte, et qui emporte son mystère à chaque vol.

Je tendis mon bras, comme emporté par une intuition supérieure ; et l'oiseau, pardon, le rapace, vint se poser sur mon avant-bras. Il me semblait être devenu cet empereur germanique maître en fauconnerie jadis en Sicile, enseigné par ses maîtres maures.

- Que cherchez-vous ?
- Le yaguareté... je ne sais !
- Le yaguareté n'existe plus, vous l'avez chassé de vos terres, vous les hommes...
- Alors je cherche...
- Le guardaparque, je sais. Le seul, le Maître. Vous le trouverez à l'ouest, en suivant le fleuve. Il vit dans une cave, vous trouverez bien laquelle. Elle est ornée de nids d'oiseaux.

Et le grand rapace s'envola. Pas une seconde je ne fléchis sous l'emprise de son poids ou de ses serres formidables.

Je poursuivis ma route, comme me l'avait indiqué la harpie. Et je parvins à la grotte, sise au sommet d'une falaise de basalte, qu'il me faudrait escalader maintenant.

Mais on ne cesse jamais dans l'effort. L'effort procure une nourriture supérieure à celle de la récompense. Nous cherchons parce que nous cherchons, pas parce que nous trouvons. Nous cherchons, comme disait ce grand veneur de l'esprit, parce que nous préférons la chasse à la prise.

Je l'escaladai sans effort, cette falaise. Les souffrances de ces jours derniers, qui n'en étaient d'ailleurs plus, m'avaient rendu invincible.

Ce fut autre chose qui me dérangerait : cette odeur pestilentielle de cadavres d'animaux, d'oeufs éclatés, de plumes mouillées. Et pourtant j'entrais dans l'antre du

Guardaparque, du seigneur et veneur de la selva, ce seigneur et veneur de la forêt, qui peut-être me dévorerait comme il avait dévoré tous ces corps d'animaux offerts en son honneur.

Je m'attendais presque à un énorme lézard, ne vivait-il pas sous la terre ? A une espèce de vieux tyrannosaure bourru, qui m'emporterait d'un coup de dent, bien que je ne fusse plus si bon à voir, ou même à goûter. Mais non : c'était un vieux bonhomme barbu, un homme des bois, comme dans notre bonne vieille tradition. Il était de couleur verte, enfin presque. Ses yeux étaient gris et très vifs, sa barbe était couverte de plantes épiphytes qu'en d'autres lieux on nomme barbe de vieux. Il semblait somnolent, bailla, me demanda à boire. Je lui offris une liqueur. Il me fit bien attendre. Puis il me demanda de le suivre dans la grotte

L'homme yagareté

Le yagareté est comme un dieu animal pour les hommes, et il l'est depuis toujours. L'animal tacheté est déjà célébré dans la Bible, sous la forme du léopard, comme il l'est par Borges vingt-cinq siècles plus tard. Et le félin mystérieux, invisible et cruel représente dans la tradition amérindienne le pouvoir temporel et royal, la maîtrise de la terre.

Il est d'autant plus célébré maintenant qu'il est devenu bien rare. Seuls quelques guardaparques comme Juan ont eu la chance d'en voir un, ou de croiser sur la route une mère avec ses petits. Et lorsque l'on voit des traces de yagareté, on est aussi heureux que le croyant qui croit voir ou avoir vu des manifestations de son dieu. On comprend dès lors, comme va le montrer cette histoire, que pour certains la vie humaine a bien moins de prix que celle du plus grand félin d'Amérique du sud.

Il était arrivé par un vol du matin, avec tout un groupe d'américains. C'était un homme assez gros, mais puissant, et chargé d'appareils de prise de vue. Il était d'un naturel assez désagréable et misanthrope, mais tout le monde ne peut pas s'acheter une estancia en Patagonie.

Slim W. Eut une altercation dès le deuxième jour avec un de ses compagnons de voyage pour une histoire de cigarette. Sur les passerelles, il prenait ses photos avec ostentation et concentration, et ne se gênait pas pour gêner justement les autres gens, les jeunes mariés et les gentils retraités argentins. Mais il était ainsi fait.

Il avait apporté des livres sur le yagareté, et toutes sortes d'informations sur le prestigieux animal. Un compatriote lui avait certifié qu'il en restait au moins dix dans le parc, et qu'avec un peu d'habileté, ou de savoir-faire il pourrait en photographier un. Il interrogea dans sa langue un guardaparque pour savoir s'il pouvait l'accompagner au cours d'une patrouille. Mais il ne comprenait pas que l'on n'était pas en Afrique. Le soir, il se retira assez amer du parc, mais décida toutefois de prolonger son séjour.

Il était assez bon photographe. Il partait tôt le matin ou bien s'attardait au crépuscule sur les sentiers aventure. Peu de gens le croisaient à cette heure, et il se risquait à entrer dans la selva. Il s'en alla au Paraguay quelques jours, où toutes sortes de produits sont vendues aux touristes les plus extravagants. Il rentra avec des armes et des machettes, et il espérait s'amuser avec cela.

Il avait abandonné son groupe. On salua le départ du grossier personnage, qui s'habillait d'une manière toujours plus extravagante et exhibait des armes dangereuses en pleine rue. Slim W. eut une altercation avec un autre gringo à la feria, le lieu poétique et marginal de Puerto Iguazu où l'on mange et boit pour presque rien, tout en rêvant à d'autres mondes. Notre homme déclara même entre deux whiskies qu'il avait été mercenaire jadis en Rhodésie. C'est ainsi que je compris qu'il était un britannique de vieille souche, exilé de sa terre natale et rancunier par nature, c'est le cas de le dire. Entre l'alcool, les armes, les fréquentations du Paraguay, il ne tarda pas de se faire une réputation détestable d'autant plus que son arrogance ne cessait de s'accroître. Il était près pour un grand bond de travers, comme dit un écrivain qui l'avait croisé à ce

moment. On le voyait souvent traîner avec un croate un peu marginal dont la famille avait immigré là en 1945 pour des raisons politiques.

Il était retourné au parc où il se montrait toujours plus asocial, harcelant notamment les couples de jeunes mariés. Et il disait ensuite qu'il se sentait toujours plus près du yaguareté. Il avait feuilleté des livres sur le chamanisme, le totémisme, la fusion de l'homme et de l'animal et il en avait retiré un sourire cruel ou un air sombre et agressif qui détournait le regard des autres. D'autant qu'il avait gagné en force et en muscles, à vivre seulement de whiskey (la clé de sa sagesse, disait-il en clignant de l'oeil) et d'exercices forestiers. Il expliquait à quelques amis de la feria, que justement il devenait de plus en plus fort au contact de la nature et de la loi de la jungle, et qu'il se sentait toujours plus fort. Ce qui ne me tuera pas me rendra plus fort, disait-il d'un ton philosophique à la belle et distante Patricia qui lui vendait les alcools et les alfajores dont il raffolait.

Slim aurait pu rester un simple lunatique, comme il y en a tant dans ces zones frontalières, et cette partie de l'Argentine qui a reçu tant d'immigrations bizarres et fascinantes.

Un jour pourtant, tout bascula. Il se rendait à la Garganta del Diablo par un temps assez lourd. L'orage guettait et grondait, et il avait dispersé les rangs déjà bien maigres des touristes. Il arriva au bout de la passerelle, alors que le tonnerre éclatait. Il était seul, se voyant peut-être déjà comme le prochain surhomme du cycle à venir. Il levait les bras en direction du ciel noir, devant la Garganta qui absorbait à une folle vitesse les nuages qui descendaient du ciel plus vite que les eaux. Il invoqua enfin l'esprit du yaguareté.

L'éclair tomba et le frappa à quelques mètres. Il tomba, il avait mal, il était presque évanoui. On le ramassa un peu sonné, mais il se débattit et rentra chez lui. Toute la nuit, il fit des cauchemars fous, il ne savait plus dans quel monde il évaluait, ni si même il vivait encore. Entre Etre et ne Pas Etre, comme disait un de ses personnages de films préférés, il avait choisi de ne pas être.

Il sortit avec des machettes en pleine nuit. On était un vendredi, lorsque les discothèques donnent à plein. Un groupe de jeunes gens venus du Brésil eut le malheur de le croiser, peut-être de le provoquer. Il sauta sur l'occasion : deux bras tombèrent coupés, des cris jaillirent dans l'ombre, des silhouettes s'enfuirent. Il contempla son oeuvre triomphalement et il courut, alors que retentissaient les sirènes de la gendarmerie nationale.

En dépit de son délire, il comprit qu'il n'avait pas intérêt à revenir, et qu'il serait plus sûr dans la selva. Il décida donc de la gagner. Le parc n'est guère loin de la cité, et on est vite loin des hommes, comme le savent les bêtes sauvages.

Alors qu'il traversait les bois et coupait quelques lianes, il sentit comme une ombre s'emparer de son esprit. Il se sentait toujours plus fort, toujours plus élu par une force invincible et invisible. Il était merveilleusement heureux, lui qui toute sa vie avait été si amer et malheureux.

Il arriva près du fleuve, se pencha et but comme une bête, en lapant l'eau de la rivière rouge, récemment foudroyée. Il sentit une présence, se retourna lentement et vit un gros rongeur nommé paca. Il se précipita sur lui, le tua puis le mangea en goûtant au plaisir de la viande crue. Il se rappelait ces fauves qui sucent le sang de leurs victimes plus qu'ils ne les mangent. Et il sentait enfin sa force, depuis qu'il était passé de l'autre côté. Et il se dit que si plus personne ne voyait de yaguareté, il serait, lui, le dernier yaguareté. Il goûta savoureusement ces heures de profond silence et de sang encore tiède.

Quelques semaines passèrent. On n'avait pas retrouvé le gringo qui avait grièvement blessé les jeunes gens de la discothèque. On se doutait pourtant qu'il était resté là, mais personne n'aurait pu penser qu'il était allé vivre avec les bêtes sauvages. On fouilla sa chambre, on dénicha toutes ces traces de culture païenne et chamanique, toutes ces obsessions de sang et de violence. Pendant ce temps dans le parc, des patrouilles repéraient des cadavres d'animaux qui n'avaient pas été tués naturellement, ou qui l'avaient été par une machette ou même par des dents humaines. On fit le rapprochement, mais la folie de Slim alla plus vite que la police scientifique des hommes.

Slim avait abandonné toute humanité, ou du moins le croyait-il. Il se revêtait de peaux de bêtes, s'était armé de lances primitives, d'arc et de flèches, utilisait même des silex aiguisés pour s'en prétendre à ses victimes. La nuit, il s'aventurait dans son territoire de chasse, poursuivant les agoutis, les coatis et même les singes, auxquels il se sentait supérieur. Il devait sans doute ignorer que qui touche à un singe est promis à une mort prochaine. Et à la nuit de pleine lune, il montait sur un promontoire et il promettait à la divinité de la cataracte un sacrifice sublime qui en ferait le maître de la forêt. Il était le prêtre de cette nature encore vierge. Et il lui offrirait du sang.

Il eut bientôt l'occasion d'accomplir ce sacrifice. Un couple de jeunes touristes allemands (on se souvient qu'il détestait ces jeunes couples) s'était aventuré un peu tard sur le sentier Macuco, à la nuit tombée, pensant peut-être déjouer la méfiance des animaux. Ils avaient dépassé l'horaire de fermeture, et pressaient le pas en parlant bien fort.

C'est là qu'ils le croisèrent, lui et sa gueule terrifiante. Il avait l'air d'un jaguar garou, d'un lycanthrope, d'on ne sait quoi, avec ses peaux, sa saleté, sa masse athlétique et ses gestes discrets. On ne sait ce qu'ils lui dirent, ni s'ils se moquèrent de lui. Il se précipita sur eux, abattit en premier le garçon. Il prit son temps et du plaisir à poursuivre la jeune fille, qu'il acheva au pied du pindò. Il goûta leur sang, leur arracha le coeur, et, en plein milieu de la nuit, adressa aux eaux magiques son sanglant sacrifice. Il avait fait son offrande, il était le dieu de la forêt éternelle.

L'affaire fit grand bruit, on ferma le Macuco. On rassura tout le monde : ce n'était pas « les animaux », c'était un touriste détraqué qui avait tué d'autres touristes. On évita d'évoquer l'histoire du jaguar garou. Et il fallut organiser des battues.

Slim pouvait se sentir fier, s'il pouvait encore sentir quelque chose d'humain. Il avait accompli son rêve, et il était reconnu et poursuivi. On retrouva deux autres corps, de personnes assez âgées et enveloppées. Il défiait les lois anatomiques de l'humanité déclinante.

Mais le piège allait se refermer bientôt : on n'échappe pas aux guardaparques, on n'échappe pas aux vrais gardiens de la forêt. Et nous perdons toute trace de lui à ce moment.

Huit jours plus tard, deux guardaparques trouvaient les restes d'un corps humain à moitié dévoré. Ils l'analysèrent et comprirent que la victime avait été tuée par un yaguareté. Un vrai yaguareté. Et qu'il s'agissait du tourmenté criminel, qui avait ainsi achevé d'une manière extravagante sa pitoyable vie.

Et puis Javier et Juan entendirent un grondement. Ils étaient armés, mais ne touchèrent pas à leurs armes. Apparut au pied d'un palo rosa et de fougères géantes un énorme yaguareté qui leur jeta un regard méfiant.

Allait-il bondir sur les deux intrus ? Mais il huma l'air qui l'entourait, et il ne sentit pas de menace. Il s'agissait de deux intrus, mais pas d'usurpateur. Alors, le yaguareté rugit doucement et projeta dans la nuit de la selva sa masse formidable.

